

Alexandrie, vendredi 23 février.

Oui, je viens de parcourir la ville en voiture, cherchant attentivement les vestiges de son glorieux passé; ils ne sont nulle part. On dit que lorsque Alexandre voulut faire tracer sur le sol le plan de la cité future, faute de craie, on se servit de farine. Or les oiseaux du ciel vinrent en foule, et du plan de la veille, le lendemain, il ne resta rien. Le grand homme y vit un mauvais présage et en fut attristé.

L'avenir, après des siècles, a réalisé ses appréhensions. Les peuples sont venus, et ils ont tout pris ou tout saccagé. De la vieille Alexandrie, de ses palais, de ses temples, de ses merveilles, il ne reste rien, mais rien, sinon quelques tronçons de colonnes enfouis dans la terre. Une seule est debout, mais avec un faux nom; c'est celle de Pompée. Elle occupe au sud de la ville, près du cimetière musulman, un point assez élevé pour la mettre en évidence. On dit qu'elle sert de guide aux caravanes et aux navires. Cette considération lui valut d'être épargnée au XII<sup>e</sup> siècle, quand un gouverneur de la ville fit renverser toutes les autres. Des blocs de pierre, arrachés d'anciens monuments lui servent de base, et l'un d'entre eux, qui est d'albâtre, porte le nom de Psammétique à demi effacé.

L'énorme fût de granit rouge, parfaitement poli

et d'un excellent style, repose sur un piédestal détestable. Il est couronné par un chapiteau qui ne vaut guère plus. C'est une antique colonne mal radoubée par les deux bouts. La statue qui en occupa jadis le sommet dut être celle de Dioclétien, le vainqueur de la ville révoltée. L'inscription grecque, que nous déchiffrons, porte qu'un éparque d'Égypte nommé Pompée, peut-être aussi Pompilius ou Pomponius, car les quatre lettres décisives manquent au milieu du nom, a dressé ce trophée à l'invincible Dioclétien. Ainsi nous nous heurtons déjà à un de ces monuments de servage et de basse flatterie qui du nord au midi couvrent cette pauvre terre d'Égypte.

L'antique pays de Khem, nul ne l'ignore, n'a pas été fécond en hommes indépendants, en grands caractères, en mâles vertus. Seuls les chrétiens, dans les luttes pour la vérité, ont montré ici quelque courage. Et encore, à côté des grands docteurs, que d'indignes défections et quelle lamentable histoire que celle des querelles religieuses où l'on trouve Arius et tant d'autres mauvais prêtres à côté d'Athanase et de Cyrille! Oublions les apostats pour saluer avec respect le souvenir des vrais fils de l'Église. Alexandrie a fourni d'illustres martyrs, surtout sous Dioclétien, à qui on a érigé cette colonne. C'est peut-être dans ce cirque dont nous retrouvons la trace à quelques pas d'ici, que plusieurs d'entre eux sont tombés.

Les catacombes, où l'on voit quelques peintures et des inscriptions sans importance, offrent peu

d'intérêt. A travers une rue poudreuse, nous observons quelques fragments de colonnes émergeant de terre. Est-ce là un reste du long portique qui ornait le Gymnase? Le monticule où est la colonne de Pompée est-il l'ancien Panium? Vaut-il mieux le chercher à Fort-Kom-el-Dik? Beaucoup d'interrogations et peu de réponses satisfaisantes. Une course sur la digue qui mène à l'antique Pharos est surtout fatigante sous un soleil dévorant. De l'Heptastade, où roule notre voiture, il ne reste que le nom. En creusant pour bâtir la nouvelle Bourse, on trouva, il y a quatre ans, des substructions considérables, peut-être celles de l'antique Muséum.

Les aiguilles de Cléopâtre, qui ont disparu, marquaient l'entrée du temple de César, devenu la cathédrale où parlèrent les grands évêques d'Alexandrie. Mais trêve d'illusions. Pour nous, il est définitivement démontré que de l'antique cité il ne reste rien, rien, rien! Le tombeau d'Alexandre lui-même a disparu. Il n'y avait plus cependant à voler son sarcophage d'or; un de ses successeurs, Ptolémée, fils de Coccès, s'en était donné le plaisir il y a dix-neuf siècles. Il avait mis le grand conquérant dans un cercueil de verre; c'est peut-être pour cela qu'on a perdu sa trace.

M. Schliemann a fait ici des fouilles; nous venons de les voir. Il est moins heureux qu'à Troie et à Mycènes. Le Sôma n'a jamais pu être où il le suppose, et Alexandre, enfoui dans des monceaux de

ruines, dort avec sa vieille ville sous les bourgeoises constructions de la moderne cité. Les portefaix le foulent aux pieds, et, qu'il en frémisses ou non d'indignation et de douleur, la curiosité humaine ne le retrouvera plus.

Une promenade à travers de frais jardins émaillés de fleurs, quand la France est couverte de neige, termine notre soirée. Je me sens à peu près guéri.

Samedi, 26 février, d'Alexandrie au Caire.

La nuit a été bonne. Il faut partir. Nous serrons chaleureusement la main de nos hôtes. Ils sont bons et simples comme leur père, ces braves fils de saint Vincent de Paul. Les sœurs de la Charité se sont montrées aussi bien maternelles. Un vénérable évêque, M<sup>sr</sup> Touvier<sup>1</sup>, qui m'avait jadis préparé au sacerdoce, achève de donner, par sa foi courageuse et son humilité, la note dominante des maisons de Saint-Lazare. On nous accompagne à la gare pour nous installer dans le train. Comment se faire comprendre au milieu de ces barbares, parmi lesquels notre ignorance de leur langue nous rend barbares nous-mêmes?

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis,

disait autrefois Ovide parmi les peuplades du Pont-Euxin.

<sup>1</sup> Il est mort depuis, en rentrant dans sa mission d'Abysinie.

L'impression fort nouvelle que j'éprouve en entendant des êtres humains parler autour de moi sans me laisser rien comprendre de ce qu'ils disent, m'est humiliante et pénible. Aux abords de la gare, dans la salle des bagages, c'est un concert de cris rauques, de sons gutturaux, d'interpellations dans une langue dont les aspirations les plus rudes constituent l'élément principal, qui déchire nos oreilles, pourtant familiarisées avec les idiomes européens les moins harmonieux. Des gestes violents, des regards terribles, des supplications câlines accompagnent cette bruyante explosion de voix confuses. Enfin le train s'ébranle et nous partons. Les wagons de première classe sont fort commodes; on peut ou s'asseoir dans son fauteuil de velours rouge, ou se mettre au balcon pour admirer le paysage. On comprend que cette dernière place devient immédiatement la nôtre.

A gauche nous laissons Ramleh, avec le palais du vice-roi; à droite le lac Maréotis, cette petite mer intérieure formée par les eaux du Nil, et dont l'importance commerciale fut jadis considérable. Là arrivaient par des canalisations du grand fleuve les barques chargées des produits de l'Égypte. De là elles repartaient, apportant dans l'intérieur du pays les richesses de l'étranger. Les canaux remplaçaient les grandes routes, et on allait vite, même sans nos voies ferrées. Des nuées d'oiseaux aquatiques se promènent dans l'immense lac. Au milieu de hérons, détachés en tirailleurs, nous admirons un groupe de flamants roses, qui

semblent échafaudés les uns sur les autres et produisent le plus bel effet.

Damanhour est la première station importante que nous atteignons. C'est une ville de vingt mille habitants, la petite Hermopolis des Romains et Pi-Thout des Égyptiens. Quelques rares maisons, blanchies à la chaux, et de hardis minarets tranchent sur un amas de demeures bâties avec le noir limon du Nil. Notre guide nous rappelle qu'ici Bonaparte, ayant failli tomber aux mains des mameluks, dit ces étonnantes paroles: « Il n'est pas écrit là-haut que je doive jamais être prisonnier des mameluks; — prisonnier des Anglais, à la bonne heure! »

La plaine devient de plus en plus fertile et soigneusement cultivée. Tout nous intéresse dans ces travaux des champs, depuis le labour tantôt avec deux buffles hideux, tantôt avec un buffle et un chameau, assemblage plus hideux encore, où les deux animaux, séparés l'un de l'autre au moins par six pieds d'intervalle, creusent le sillon sous l'attelage le plus rudimentaire qu'on puisse rêver, jusqu'aux fellahs fauchant, à peu près nus, leurs belles prairies, ou se plongeant dans la boue pour arroser leurs terres au-dessus du Nil. Ils se servent pour cela ou de *chadoufs*, système fort connu dans le midi de la France, ou d'un panier de toile très large et peu profond qui, attaché à une double corde et lancé dans le réservoir inférieur par deux hommes éloignés l'un de l'autre, monte, descend, plonge et remonte plein d'eau, pour se déverser et

replonger encore. De graves et solennels voyageurs, aux riches couffiehs, aux vêtements de toutes couleurs, à la barbe majestueuse, pressant de leurs jambes nues les flancs reluisants de leurs ânes, tandis que des serviteurs, un bâton à la main, les suivent à grands pas, nous font rêver des temps bibliques. Mon ami dévore des yeux chaque détail. Nous prenons des croquis et des notes. C'est dans un monde nouveau que nous entrons. Les foins que l'on coupe, les sillons que l'on creuse, les canaux où l'on barbote, les briques que l'on cuit au soleil, les maisons que l'on bâtit, tout sent l'antiquité. C'est ici le pays où rien ne change. Les joies du voyage ont commencé.

A notre droite, à huit kilomètres environ ouest de Tel-el-Barout, un anglais, M. Petrie, a trouvé, il y a quatre ans, les ruines de Naucratis, la ville fondée par une colonie grecque au VII<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne et qui, sous Aahmès ou Amasis, attira à elle, par privilège du roi, tout le commerce de Tanis, Mendès et Bubaste, en attendant que l'invasion des Perses et la fondation d'Alexandrie vissent ruiner son immense prospérité. Les premiers colons n'avaient eu que des maisons de bois. Sous Psammétique, dont la capitale, Saïs, était à vingt kilomètres de là, et qui se servit utilement de leurs dispositions guerrières, ils construisirent une véritable cité dont Hérodote a fait la plus belle description. Des cinq temples dont parle cet historien, quatre ont été retrouvés. Des

stèles nombreuses, des poteries grecques, des objets d'or et de bronze ont déjà constitué de riches collections. Les fouilles se continuent encore.

Voici le Nil, le fleuve sacré, le père de l'Égypte ! C'est la branche de Rosette que nous traversons sur un pont de fer. Nous saluons en lui la Providence qui, par des crues régulières et périodiques, jette annuellement la fertilité au milieu du désert, nourrit des peuples entiers et fait germer la vie là où il semblait n'y avoir place que pour la mort. Que de souvenirs se rattachent à ses blanches ondes ! Hélas ! ils ne sont pas tous glorieux, et ce n'est pas sans une profonde pitié que nous songeons aux cultes idolâtriques que le Nil a provoqués et entretenus, aux scènes criminelles dont il fut le théâtre. Nous voici dans le Delta. Des moissons partout. Quelle végétation ! quelle activité dans le travail ! quelles richesses !

A Tantah la gare est envahie par une foule immense. Seraient-ce par hasard les grandes fêtes du santon célèbre, Seyid-el-Bedawy, que tout le pays honore par des démonstrations ou plutôt des bacchanales assez semblables à celles qui jadis rendirent Bubaste si célèbre ? Trois fois par an, deux cent mille musulmans viennent ici avec une armée d'ânes, de chevaux et de dromadaires, honorer un être plus légendaire que réel, car ils groupent en ce nouvel Hercule les mérites et les pouvoirs les plus bizarres. Il est le type de la force physique, l'auteur infatigable d'œuvres miraculeuses, le secours

nécessaire dans les moments difficiles. « Ya Seyid! ya Bedawy! » c'est le cri usité parmi les gens du pays en tout pressant danger. Comme exhibition de costumes, de mœurs, de types divers, le spectacle est des plus divertissants. Danses au son du tambourin, scènes de jongleurs, charmeurs de serpents et lutteurs, rien ne manque aux joies de la fête. Les poètes eux-mêmes y viennent chanter des improvisations. Les derviches y organisent des processions. Les hommes pieux de l'Islam, avec force contorsions, y démontrent leur sainteté. Après quoi commencent les mascarades et des scènes burlesques auxquelles les femmes, oubliant toute réserve, finissent par prendre part, et la fête religieuse, transformée en foire régionale, se termine par les plus scandaleux désordres.

L'hymne national de la France qui retentit nous prouve qu'il n'est pas aujourd'hui question de Seyid le bédouin, et je m'en réjouis. C'est le consul de France qui passe; cela vaut mieux. C'est un charmant homme, et la ville entière, précédée par la fanfare du collège catholique, est venue le saluer. Nous serrons cordialement la main au P. Desribes, qui est l'âme de cette manifestation. On a tant de plaisir à retrouver des Français quand on n'a plus la France!

Les canaux du Nil se multiplient à chaque pas. Nous franchissons bientôt la seconde de ses deux branches principales, dite de Damiette, et nous sommes à Benha-el-Assal, au centre, selon moi, des ruines les plus intéressantes de cette vieille

Égypte, qui a un rapport réel avec nos travaux bibliques. Si, en effet, on remonte le Nil, on trouve debout des monuments gigantesques, monstrueux, comme les générations qui les élevèrent. Mais c'est ici surtout que sont dans la terre tant de villes qui furent les plus mêlées à la civilisation du monde, et dont l'histoire a pour nous un tout autre intérêt. Ce milieu nous deviendra particulièrement familier dans notre séjour au Caire et à Zagazig.

Ici fut Athribis, où les Grecs et les Romains ont laissé les traces de leur séjour. A travers les monceaux de briques qui marquent son site, on distingue encore les deux grandes rues qui se coupaient à angle droit et partageaient la ville en quatre sections. Un peu au sud était un vaste temple. On peut suivre à peu près le pourtour de l'enceinte sacrée. Au nord s'élevait une pyramide aujourd'hui détruite. De nombreux objets d'art ont été recueillis parmi les ruines. Ils étaient pour la plupart grecs ou romains. Un lion de granit portait cependant le cartouche de Ramsès II. Un buste de Maximien Hercule et une pierre avec inscription grecque du temps de Valentinien ont été envoyés au musée de Boulaq. Les renards peuplent aujourd'hui ces *tells* que les fellahs n'osent pas même visiter, par crainte de Kalioun, un homme méchant, mort autrefois après avoir longtemps terrorisé tout le pays, et dont l'âme erre encore en ces lieux désolés.

Nous marchons rapidement sur le Caire. Les jardins soigneusement cultivés, les bosquets ra-

vissants, les fleurs, les villas, se succèdent sur notre chemin. A droite les montagnes de Libye se dessinent, et les pyramides de Ghizeh se sont déjà montrées. A gauche, voici les collines du Mokattan avec les minarets d'une grande mosquée. C'est celle de Méhémet-Ali au sommet de la citadelle du Caire. A travers les jardins de Matarieh, les plantations de Kouba et les casernes d'Abbassieh d'une part, le palais de Choubra, sa magnifique avenue de lebbaks et de sycomores de l'autre; nous entrons en gare. Le supérieur des Frères des Écoles chrétiennes et un de ses religieux nous y attendent. Encore des amis qui veulent nous adoucir les fatigues du pèlerinage.

Nous sommes parfaitement installés chez eux. Le cher frère Gervais est aussi distingué que cordial, et son digne auxiliaire, le frère Angelème, va devenir pour nous le guide le plus utile et le plus compétent. Une première et rapide promenade à travers des rues sales et étroites, débouchant enfin sur des boulevards spacieux et flanqués de superbes maisons, nous fait voir que l'Europe et l'Orient se rencontrent ici. Évidemment c'est depuis peu et la population orientale, trois cent trente mille égyptiens, vingt-cinq mille turcs ou soudanais, un millier de Bédouins, écrase tellement les vingt mille Européens établis dans la ville, qu'on ne les voit presque nulle part, tandis qu'on sent leur influence et leur action partout. Nous avons parcouru successivement le quartier Copte à côté de l'Esbekiyeh; il y a de belles maisons bâties par

nos architectes modernes; le quartier franc dit le Mouski, où le commerce parisien étale ses produits dans de jolis magasins très fréquentés; le quartier juif, aux rues si étroites que d'une maison à l'autre, en ouvrant les fenêtres, on se touchè la main, et si mal tenues qu'on ne sait où mettre le pied. Il n'y a pas longtemps encore que les divers quartiers de la ville étaient séparés les uns des autres par des portes se fermant pendant la nuit. Des moucharabiehs, sorte de grilles très serrées en bois ou en fer soigneusement ciselé, gardent les rares et hautes fenêtres qui donnent sur les rues. Les femmes ne sortent que sévèrement voilées. Les hommes sont graves et taciturnes, les ânes fiers et bruyants, le ciel splendide, la chaleur de trente degrés à l'ombre, les marchands affairés, les chameliers solennels, le tout extraordinaire et comme fantasmagorique. Nous entrons de plus en plus dans l'inattendu.

Comme nous allons nous coucher, un heureux incident nous fait courir aux fenêtres de la rue. C'est une sérénade avec le zalâghit, ce cri de femmes, perçant et trembloté, qui se mêle à toutes les manifestations, tristes ou joyeuses, de l'Orient. Évidemment c'est de réjouissance qu'il s'agit ce soir. Un cortège triomphal défile devant nous; des jongleurs ouvrent la marche. Une musique aussi discordante que tapageuse en marque le pas. Des femmes, celles qui poussent leurs cris d'allégresse, la ferment tumultueusement. Quelques torches éclairent la cérémonie. C'est la pro-

menade traditionnelle qui prélude à la circoncision d'un enfant. Celui-ci a pris place au milieu du cortège sur un âne richement harnaché. Il peut avoir dix ans. Ses amis, en habits de fête, l'entourent et secouent sur son passage ou même sur les spectateurs le komkom, flacon d'eau de rose qui doit tout purifier. Devant le jeune cavalier on porte une table à écrire soigneusement ornée. Derrière marchent le barbier qui va pratiquer la circoncision et une femme qui sème du sel sur le chemin, pour conjurer les mauvais esprits. Toute la nuit se passera en fêtes, à boire du café, écouter la musique, danser, entendre des poésies et savourer toutes les gourmandises les mieux appréciées des Arabes. Bon appétit. Nous allons dormir.

Le Caire, dimanche 27 février.

A Rome avant tout on veut voir le Pape, à Jérusalem le Saint-Sépulcre, au Caire Boulaq. Boulaq, c'est le résultat d'un demi-siècle de fouilles intelligentes dirigées par deux français, M. Mariette surtout, et puis M. Maspero; c'est la vieille Égypte étalant ses meilleures reliques en un riche écrin; c'est le livre où viennent étudier les savants; c'est la leçon d'histoire que les simples curieux eux-mêmes ne dédaignent pas d'écouter.

Pour M. Vigouroux, le musée de Boulaq, c'est une partie des arguments qu'il oppose au rationalisme sur le terrain de la controverse, où il lutte déjà depuis plusieurs années. Pour moi ce sera la

réponse à cette question : Faut-il réellement attendre quelque chose de l'égyptologie pour l'avancement des questions qui passionnent l'esprit humain? Je déclare que j'y vais avec des préjugés de sceptique, ou mieux avec les froides dispositions d'un homme qui, tout en admirant les intéressantes découvertes d'une science, désirerait surtout en mesurer l'importance à ses utiles résultats. En tout cas, cette visite sera pour nous deux le sujet de la plus intéressante conversation. Le frère Angelème est de la partie. Il a appris son musée à l'école de M. Maspéro. Le directeur actuel, M. Grébaut, est à Karnak; frère Angelème le suppléera.

A huit heures du matin, une voiture nous dépose devant la porte du modeste édifice qui renferme la célèbre collection des reliques de la vieille Égypte. C'est dans une cour que l'on entre d'abord. Nos regards se portent aussitôt sur un monument funéraire qui n'est pas celui d'un ancien. A l'ombre de quelques arbres et entouré de couronnes que les amis de la science lui offrent périodiquement, Mariette-Bey repose au seuil du sanctuaire qu'il a créé. Devant le mausolée, quatre des sphinx déterrés par lui à Sakkarah semblent monter la garde. Plus loin quelques autels antiques, des sarcophagés célèbres, entre autres celui de Psammétique II, trouvé à Damanhour par M. Brugsch; des statues de dieux et de rois dont la plus colossale est celle de Ramsès II, le Sésostris légendaire; découverte à Tanis, se tiennent en plein air, au vent et au soleil

comme pour rendre hommage à celui qui a, dans une si large part, contribué à ressusciter le passé de l'Égypte et préparé les voies aux découvertes de l'avenir. Nous allons nous agenouiller sur la tombe de ce savant, mort en chrétien. Quelques visiteurs et les gardiens nous regardent avec surprise, comme si nous pouvions reconnaître mieux que par notre prière les services rendus par l'illustre mort à la science et à la vérité.

La disposition intérieure des salles est très simple. Celle des objets qui s'y trouvent pourra devenir plus savante, quand le musée sera moins incomplet. Un petit vestibule donne accès à huit appartements se succédant sur des plans à peu près parallèles et très convenablement éclairés.

Les sarcophages que nous voyons dans ce vestibule sont sans importance. Ils appartiennent à la période grecque. Le long des murs sont dressées de nombreuses stèles, venues pour la plupart des sépultures d'Abydos, le lieu sacré où Osiris avait été enseveli. On sait que les Égyptiens ne manquaient jamais de graver ou de peindre, tantôt sur les parois de la chambre mortuaire, tantôt sur une tablette qu'on y déposait, l'épithaphe du défunt. Cette abondance de stèles, se continuant encore dans les deux salles suivantes, semble promettre quelques révélations historiques intéressantes. Finalement elles ne nous apprennent rien. Toutes parlent, en effet, de gens parfaitement inconnus. Elles nous annoncent qu'ils ont été plus ou moins riches et heureux sur la terre et nous les repré-